

37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(14 Septembre - 5 Octobre\) : François Guizot au Val-Richer et Dorothee de Lieven à Paris - Voir les autres notices de cette collection](#)

```
","author_name_items":"Auteurs","author_size_items":"16px","title_size_items":"16px"}}, new UV.URLDataProvider()); /* uvElement.on("created", function(obj) { console.log('parsed metadata', uvElement.extension.helper.manifest.getMetadata()); console.log('raw jsonld', uvElement.extension.helper.manifest.__jsonld); }); */ }, false);
```

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 Septembre - 5 Octobre) : François Guizot au Val-Richer et Dorothee de Lieven à Paris



[41. Paris, Lundi 18 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Incipit Qu'Adam dut avoir de peine à s'accoutumer à vivre hors du Paradis !

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°72/100-101

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 144-145, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/55-64

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

N° 12

L'Adam fut avois de peine
à s'accoutumer à vivre hors du Paradis ! Là, il
ne pensait qu'à jouir de la vie. Il n'y pensait même
pas. La vie était pour lui parfaitement pleine et
légitime, douce et saine. Par un moment séparé
d'avec l'Unité de Solitude et toujours seule. Les
entrailles charmantes, des silences charmants. Un
amour divin comme le ciel, chaud comme le soleil,
inaltérable et impérissable. La prière pour repas
comme l'amour pour bonheur. Tout le jour, tous
les jours passés à goûter, avec Dieu, le Dieu de
Dieu, à remercier, avec Dieu, Dieu de ses dons.
Quand on a connu un état si beau, comment en
supporter un autre ? Pauvre Adam !

Il n'est pas besoin de l'avoir connu ; c'est assez
de l'avoir entrevu. Je me suis par de ceux, sans
le savoir, qui méprisent la vie réelle et croient
qu'il n'y a de vrai bonheur que dans les rêves de
l'imagination. Un heure de bonheur réel, et il y
a de telles heures, vaut mille fois mieux que les
plus beaux rêves de l'imagination la plus divine.
Mais le bonheur se montre en passant ; c'est là

son vice. Et quand il fut montré, quand il fut baillé
sortis un moment, c'est alors que l'imagination est
toute puissante à nous enchanter de l'image de sa
belle, à le rappeler, à le retenir devant notre
âme sous toutes ses formes, avec toutes ses joies,
grandes, petites, sévères, qu'on, innombrables,
infinies. Voilà le vice légitime, le vice
indivisible, Madame. Je pourrais passer des
journées, des années à me livrer, à me figurer,
à goûter ~~le~~ ^{de} tous les ravissements d'une
vie qui serait tout entière ce qu'a été un jour,
une heure, bien négligé alors l'allégresse, la
fertilité de ma pensée. Le monde avec toutes ses
intimités, la destinée humaine avec toutes ses
chances, comparaisaient devant moi. J'absorbais
toutes les situations, toutes les suppositions.
Je deviens Roi, obscur, riche, pauvre, puissant,
provoqué, je travaille et me relâche; la goutte
me tance ou sifflé sur mon front. Je mets mon
bonheur aux prises avec la fortune, le plus
diverses, favorable ou contraire. Et je le
contemple avec délice toujours le même au
sein de tant de vicissitudes, supérieur à tous
les triomphes, à toutes les épreuves, rependant
tantôt du charme du plus favorable incident,

tantôt son charme
je contemple avec
à qui je le dois
reconnaissance au
j'ai beaucoup de
persuadés que le
vérité et bonheur
nature, j'y aspi
sans tant de pu
faire tout ce que
de fermets pour
que par ses ap
passées!

Je ne suis q
cont. mes sœurs,
Stèle. Si le monde
et ne voudrait pt
J'ai pourtant be
tout quand il n
par ceux qui n
Je connais le p
habit. est si ce
C'est en souf
tant de grands
quel vérité, si le
bien petit d'espri
pas.

et il s'est brisé tantôt son cœur sur les plus cruelles blessures. Et
l'émotion est je contemple avec plus de délice encore la créature
l'image de sa à qui je le dois, et mon cœur se gonfle de
avant notre reconnaissance au moins autant que de plaisir. Et
de ses jours j'ai beaucoup de peine à résister à moi, à me
semblable persuader que tout cela n'est qu'un rêve; car en
réelle vérité le bonheur lui est si conforme à ma
mon des nature, j'y aspire avec tant d'ardeur, je me
de figures, sou tant de puissance pour en jouir, qu'il me
d'émotion fait tout ce que j'ai dans l'âme de raison et
un jour de fermeté pour me résigner à ne le connaître
me la que par des apparitions, et à l'entrevoir sans le
sur tous les posséder!

Et ce rêve que pour vous, Madame. Je vous
l'absolue tout me sèvre, comme toute chose, mais à vous
position. seule. Si le monde lui doutait, il me traiterait fou,
puissant, et ne voudrait plus jamais me confier les affaires.
la gentille J'ai pourtant bien raison, et le monde a bien
l'âme mon tort quand il ne voit des affaires bien faites que
le plus par ceux qui n'en sont soucieux par d'autre chose.
Et je le Je connais le plus habiles en ce genre. Leur
même au habileté est si coquette, si légère, elle oublie et
l'âme à tous laisse en souffrance tant d'instincts puissants,
repandant tant de grands intérêts de la nature humaine
gros incidents, qu'en vérité, si le monde n'était pas aujourd'hui
pas, bien petit d'esprit et de cœur, il ne l'en contenterait

Je suis très fâché de redoublement de froideur dont vous me parlez; mais je n'en saurais entendre rien de grave. Je même, qu'on ne veuille la guerre chez vous, la que je ne crois pas, nous n'aurons point de guerre. Si nous étions très voisins, et nos lois se touchaient, je ne serais pas si sûr de mon fait. Entre un Prince qui fait ce qu'il veut et un peuple qui dit ce qu'il veut, une parole peut amener bien vite un coup de canon. Mais à la distance où nous sommes, avec de si épais matelats entre nous il faut, pour que la guerre commence, en la folie et la puissance de Napoléon, un de nous se laisser matifer. De l'une ni l'autre cause n'existe et n'existera de longtemps. Je comprends toutes les préventions, toutes les humeurs, ce que je ne comprends pas, c'est que, lorsqu'on est placé si haut, lorsqu'on voit par conséquent si loin, on accède aux préventions et aux humeurs un tel empire. L'empereur ne peut avoir que deux pensées politiques, la lutte contre l'esprit révolutionnaire et la grandeur de la Russie. Pour la première, la Russie, comme toute l'Europe, a besoin, absolument besoin de la France. La France aujourd'hui peut lutter, avec plus de crédit et de succès que personne, contre l'esprit révolutionnaire; elle l'a éprouvé jusqu'au bout; elle n'a plus rien à en apprendre et plus rien à en attendre. Mais le conseil, à tout risque, elle pourrait le déchaîner

à l'accoutumée
de penser qu'on
pas. La vie est
légère, douce et
à l'oeil. Parait
extrême. Chaque
amour serais
inaltérable et
comme l'amour
les jours passés
Dieu, à rompre
Dieu, on a
supposés un

Il dit
de l'aveir entre
le savoir, qui
qu'il n'y a de
l'imagination
à de telles he
plus beaux re
Mais le bonhe

encore ; elle s'est mieux que tout autre comment on peut le réprimer. Je dis le réprimer non seulement matériellement, dans les rues, pour un jour, mais moralement, dans les esprits, pour l'avenir. L'Europe orientale qui redoute et combat ce mal avec tant d'ardeur, ne sait pas ~~elle-même~~ à quel point il est profond, général, là où il se cache comme là où il éclate, et combien notre concours, notre concours sincère et prudent, est indispensable pour le guérir partout. Et je n'hésite pas à dire que la France a déjà donné, à cet égard, des preuves de savoir faire comme de bon vouloir ; et elle en donnerait bien davantage si elle recueillait partout le juste fruit de sa résistance.

Quant à l'avenir diplomatique et territorial de l'Europe, je n'en sais rien ; personne n'en sait rien. Il n'y pense pas, personne n'y peut penser activement aujourd'hui. Mais il est évident que, des Puissances européennes, la France est celle dont les intérêts permanents, les desirs possibles sont le moins opposés, le plus aisément conciliables avec les intérêts et les desirs Russes. Il n'y a point là, dans l'état actuel de l'Europe, de quoi fonder dès aujourd'hui, et pour le présent, un système, une politique. Il y a, à coup sûr, motif puissant motif de rester en mesure pour l'avenir. Rester en mesure, se trouver toujours libre, toujours

prêt, ne pas de créer lui-même, et d'avance, des embarras,
des obstacles, c'est, je crois, la première sagesse, telle dans
on recueille le plus sûrement le fruit, que l'on se
on regrette le plus d'avoir oublié, celle qui convient
surtout à un gouvernement qui se vante, et avec
raison, de la persévérance et de l'exactitude de ses
qu'il apporte dans ses desseins.

Voilà de bien sages paroles, n'est ce pas? le n'est
pas sur celle-là que je veux rester avec vous.
J'attends votre lettre dans deux heures. Je ne vous
dirai rien qu'à quatre.

10h 1/2

Ah, remplissez quatre pages d'écriture; et n'y en avez
jamais autant que j'en veux. Et vous avez bien
raison. Vos paroles valent mille fois mieux que tous
mes raisonnements. Mais aussi je m'ennuie infiniment
de vos raisonnements. Et les prendre quand je n'en pa-
me livres à autre chose. Adieu, adieu. Adieu. (3)